

Festival international du film sur l'art **L'art sous l'objectif de la caméra**

Marie Claude Mirandette

Volume 25, numéro 2, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. C. (2007). Festival international du film sur l'art : L'art sous l'objectif de la caméra. *Ciné-Bulles*, 25(2), 42–46.



L'art sous l'objectif de la caméra

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Pour l'édition de son 25^e anniversaire, le Festival international du film sur l'art (FIFA) n'a lésiné sur rien : compétition, hommages, rétrospectives. Une programmation de 280 films à ne plus savoir où donner de la tête. Comme d'habitude, nous avons dû faire des choix. Voici notre petit tour d'horizon.

La compétition d'abord. Pour commencer, détour forcé, détour de cœur en raison de son sujet : **L'Expressionnisme allemand** de Stan Neumann (France, 2006) à qui l'on doit, entre autres, les films **Buren et le Guggenheim** (2005) présenté l'année dernière, **L'Auditorium Building de Chicago** (2002) au programme de 2003 et **Louvre, le temps d'un musée** (1993) primé lors de la 12^e édition du Festival. Bref, un habitué de l'événement montréalais. Malgré le caractère didactique de ce film, sa forme inventive en rendait le visionnement à la fois agréable et instructif. On y abordait ce mouvement artistique qui marqua l'Allemagne du début du XX^e siècle, d'abord en arts visuels, avec des groupes comme Die Brücke et Der Blaue Reiter, puis au cinéma avec des œuvres fortes comme le **Faust** de F. W. Murnau (1924), **Le Cabinet du docteur Caligari** de R. Wiene (1919) ou encore la série du docteur Mabuse de F. Lang. Une belle réussite.

Également très didactique, mais néanmoins captivant, le **Castrato** de Francesca Kemp (Royaume-Uni, 2006) explore l'étrange phénomène qui atteint son apogée dans l'Europe du XVIII^e siècle avant de disparaître complètement. On y suit pas à pas les recherches du musicologue et contre-ténor anglais Nicholas Clapton qui tente de retrouver cette voix perdue. Mais surtout, on y entend l'étonnant soprano Michael Maniaci, un jeune chanteur dont la voix n'a pas mué à la puberté et dont la tessiture est probablement ce qui, aujourd'hui, s'avère le plus proche de ce que furent en leur temps les castrats. Vraiment fascinant!

Du côté de la danse, **Car-Men** du Hollandais Boris Paval Conen (Pays-Bas, 2006), une adaptation très libre de la nouvelle de Prosper Mérimée. Magistralement chorégraphiée par le Tchèque Jiri Kylián, cette histoire tragicomique aux effluves surréalistes, entièrement filmée en noir et blanc dans une mine de la République tchèque, est un pur ravissement. Les interprètes de la troupe NDT III, composée de danseurs ayant passé le cap des 40 ans, un âge canonique dans ce métier, incarnent avec justesse ce quatuor de figures archétypales — Carmen, l'indomptable séductrice; Don José, l'amoureux éconduit; Escamillo, l'éternel coureur de



L'Expressionnisme allemand de Stan Neumann



James Ellroy : « American Dog » de Robert et Clara Kuperberg



Car-Men de Boris Paval Conen

jupons; et Michaëla, la belle Samaritaine au grand cœur. D'une grande beauté formelle, cette métaphorique fantaisie méritait largement le grand prix du Festival.

Autre film primé, **Citizen Lambert : Jeanne d'architecture** (Canada-France, 2006) de Teri Wehn-Damisch offre une incursion dans l'univers de Phyllis Bronfman Lambert, architecte, militante et fondatrice du Centre canadien d'architecture. Sous la forme d'un abécédaire inspiré des *newsreels* d'autrefois, ce portrait hagiographique propose un regard de l'intérieur sur cette femme à nulle autre pareille. Le parcours exceptionnel de cette visionnaire, doublée d'un incomparable esprit libre, est évoqué à travers des souvenirs et des archives qui permettent, peu à peu, de découvrir la femme derrière le personnage. Cependant, au titre de meilleure œuvre canadienne, nous lui avons nettement préféré **Sullivan** de Lauraine André-G., plus inspiré, plus artistique et plus personnel dans sa forme autant que dans sa vision.

The Giant Buddhas (Suisse, 2005) de Christian Frei interroge la relation de l'homme à l'histoire et à la spiritualité. En février 2001, les talibans promulguèrent un décret appelant à la destruction des monuments non islamiques en Afghanistan; dans les

semaines qui suivirent, deux bouddhas géants taillés à même une falaise de la vallée de Bamiyan, au VI^e siècle, étaient ainsi détruits. À travers divers documents d'archives jumelés à d'émouvants témoignages, Frei tente de comprendre les motivations de cette violence et de cette terreur destructrices qui suscitèrent l'indignation de la communauté internationale. Ce film a obtenu le Prix du meilleur reportage, *ex aequo* avec **Le Blues de l'orient** de Florence Strauss (France-Canada, 2006).

De leur côté, Robert et Clara Kuperberg se sont intéressés au mythique écrivain américain James Ellroy. **James Ellroy : « American Dog »** (France, 2005) dresse un portrait pour le moins indulgent de celui qui adore se raconter et qui s'est déjà autoproclamé le plus grand écrivain du XX^e siècle! Il a 10 ans quand sa mère est sauvagement assassinée. Après une longue période d'errance et de délinquance, il trouve la rédemption dans l'écriture (par ici le mythe!) et s'impose comme l'une des figures marquantes de la littérature américaine avec des œuvres comme *L.A. Confidential* et *American Tabloid*. Une de ses œuvres maîtresses, *Le Dahlia noir*, assez platement portée au grand écran l'année dernière par Brian de Palma, s'inspire du meurtre, en 1947, d'Elisabeth Short dont Ellroy a l'intime conviction qu'elle a été



Klimt ou le testament d'Adèle de Michel Vuillermet



F for Foncuberta de Daniele Villa, Luciano Barcaroli, Carlo Hinterman et Gerardo Panichi

assassinée par le même meurtrier que sa mère. Il en raconte, une fois encore, le menu détail, photos et documents d'archives à l'appui; on ne peut que constater, effaré, sa fascination pour le morbide et le glauque! S'il n'apporte pas grand-chose de plus que le **James Ellroy's Feast of Death** de Vikram Jayanti (Royaume-Uni, 2001), primé par le FIFA en 2002, ce portrait est à la hauteur de l'homme : excessif et narcissique. Les fans en redemanderont; les autres seront, une fois encore, exaspérés!

Parmi les autres films en compétition, soulignons le très ludique **F for Foncuberta** (2005) des Italiens Daniele Villa, Luciano Barcaroli, Carlo Hinterman et Gerardo Panichi, fondateurs de la maison de production Citrullo International. On y suit quelques-unes des frasques du photographe catalan Joan Fontcuberta, connu comme le roi du faux et du canular. On y découvre une variété d'huîtres particulièrement féroce, des cosmonautes soviétiques oubliés par l'histoire et surtout la vérité sur l'existence des sirènes! Ce chouette film propose une hilarante incursion dans l'univers de cet artiste flamboyant dont les œuvres occupent un espace personnel, quelque part à la frontière du surréalisme et de la réalité. Pur plaisir!

Il faut aussi mentionner **Klimt ou le testament d'Adèle** de Michel Vuillermet (France, 2005) relatant la célèbre « affaire des tableaux de Klimt de la collection d'Adèle Bloch-Bauer ». Spoliés par les nazis, les Bloch-Bauer quittèrent Vienne et leur collection d'art moderne fut dispersée. Adèle, dont Klimt fit deux magnifiques portraits, avait rédigé, quelque temps avant sa mort, un testament dans lequel elle disait souhaiter, au décès de son époux, léguer au musée du Belvédère de Vienne ses six Klimt. Ainsi, le musée autrichien se considère-t-il propriétaire légitime de ces œuvres et refuse-t-il de les rendre aux ayants droit. C'est alors le début d'un long combat pour Maria Altman, héritière des Bloch-Bauer, qui tente de récupérer ce trésor et de sauver l'honneur familial.

Avant de quitter la compétition, soulignons trois autres films qui valent le détour : **Yves Klein, la révolution bleue** de François Lévy Kuentz (France, 2006), **Inhabited Painting** de Joana Ascensão (Portugal, 2006) et **Who Gets to Call It Art?** de Peter Rosen (États-Unis, 2006). Chacun de ces films dresse le portrait d'une personnalité du monde de l'art, à savoir l'artiste français Yves Klein, la peintre portugaise Helena Almeida et Henry Geldzahler, influent conservateur de l'art contemporain au Metropolitan Museum de New York.

Hors compétition, un florilège de surprises et de déceptions

Cette année, la section « Paradis artificiels », consacrée au septième art, ne brillait ni par le nombre ni par la qualité des films

présentés. Les sujets, assez *mainstream*, n'avaient rien pour caser la baraque, surtout quand on les compare à ceux portant sur la danse ou l'art actuel, nettement plus audacieux. **L'Impossible Exil du Doktor Mabuse** d'Alain Deneault (Canada, 2006), consacré à la célèbre trilogie de Fritz Lang, avait des allures de travail universitaire en version illustrée. La narration, didactique et scolaire, tentait tant bien que mal de lier ce collage d'extraits épars, sans fil conducteur. **Car ils sont sans pitié** de Hans-Jürgen Panitz (Allemagne, 2006) s'intéressait à la vague des westerns à l'européenne, plus généralement désignée sous l'appellation un tantinet péjorative de « westerns spaghetti », qui déferla durant les années 1960. Malheureusement, l'évocation de cette page de la cinématographie moderne reste en surface et le film ne trouve jamais son rythme. De son côté, **Oliver Stone** de Stephan Lamby (Allemagne, 2006) offrait un portrait assez linéaire du cinéaste américain. Au départ chronique du tournage de **World Trade Center** (États-Unis, 2006), ce « reportage » remonte le fil du temps pour évoquer les moments phares de la carrière mouvementée de ce chanteur de la culture américaine. Mi-figue mi-raisin, le film laisse le spectateur sur sa faim; on sent ici le poids du diktat du format imposé au documentaire par la télévision, ce qui est vrai pour nombre de films présentés au FIFA, originellement destinés au petit écran. Si le Festival permet de voir ces films trop peu diffusés par les télévisions de plus en plus frileuses, on réalise assez rapidement qu'ils ne méritent pas tous d'être vus au grand écran!

Deux réalisateurs mythiques, deux films un peu plus sentis, quoique classiques dans leur forme : **Still Alive : A film about Kieslowski** de Maria Zmarz-Koczanowicz (Pologne, 2005) et **Le Chemin de la recherche : histoire d'un film jamais réalisé** de Giorgio Treves (Italie, 2006). Le premier établit un portrait, pluriel, du cinéaste polonais à travers des archives et des entrevues avec ses principaux amis et collaborateurs. Le second relate l'histoire d'une œuvre avortée : l'adaptation cinématographique, par Luchino Visconti, de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Après avoir consacré trois années à ce projet, Visconti l'abandonna abruptement, sans plus d'explications. Ce documentaire s'efforce d'en reconstruire l'aventure et de donner une idée du film que le cinéaste italien aurait pu réaliser. Mais il ne parvient pas à répondre à la question que l'on est en droit de se poser, à savoir pourquoi le réalisateur de **Mort à Venise** abandonna-t-il ce projet si parfait pour lui?

Côté arts visuels, trois coups de cœur : **Ernst Barlach : mystique et expressionniste**, **Beuys and Beuys** et **Sophie Calle**. Le premier, réalisé par Bernd Boehm (Allemagne, 2006), évoque la vie et l'art d'Ernst Barlach, le plus connu des sculpteurs expressionnistes allemands. Ses thèmes, puisés dans la paysannerie, mettent en lumière les gestes simples et humbles de la vie quotidienne, à travers de poignantes formes expressives. Le second, réalisé par Peter Schiering (Allemagne, 2006), est consacré au



Le Chemin de la recherche : histoire d'un film jamais réalisé de Giorgio Treves

chanteur de la postmodernité et de la performance : Joseph Beuys. À travers des extraits de performances, mais aussi des témoignages d'artistes (entre autres, Marina Abramovic qui a récemment repris la performance *Comment on explique les tableaux au lièvre mort*), c'est tout l'héritage de ce provocateur engagé, qui affirmait haut et fort que « l'homme lui-même est esthétique; l'homme lui-même est œuvre d'art », qui est ici bellement évoqué.

Dans **Sophie Calle** (Royaume-Uni, 2006), la réalisatrice Susan Shaw évoque avec sensibilité l'œuvre déroutante de cette incomparable artiste française. Traversées par les thèmes de l'amour, de la disparition et de l'obsession sexuelle, les œuvres de Calle fonctionnent essentiellement sur le mode autobiographique. Ainsi, la frontière entre fiction et réalité s'estompe-t-elle au point que l'on ne sait plus faire la part des choses entre l'artiste et son œuvre. Et ce n'est pas sa plus récente exposition, *Appointment with Sigmund Freud*, présentée au musée Freud de Londres et dans laquelle elle juxtapose des fragments de sa vie aux théories du fondateur de la psychanalyse, qui facilitera les choses!

Hommages et autres célébrations

Parmi les hommages, nombreux cette année, une mention spéciale à la section « Temps retrouvé » qui soulignait le 30^e anniversaire du Centre Georges-Pompidou. Entre autres, quelques titres de la série *La Collection*, produite en 1990, furent présentés. Le Centre avait alors confié à quatre cinéastes la réalisation de très courts films (deux minutes chacun) présentant une œuvre de la collection permanente du Musée national d'art moderne. Soixante films furent ainsi réalisés par Benoît Jacquot, Jean-François Jung, Claude Mouriéra et Robert Cahen; quatre d'entre eux étaient présentés. Dans la même veine, le Centre a produit, en 2004-2005, une centaine de très courts films (90 secondes) dans la série *Suivez l'artiste*. La formule? Une personnalité livre ses impressions sur une œuvre de la collection du Musée. On a



Les Saisons Sullivan de Françoise Sullivan et Mario Côté

pu y entendre, entre autres, Agnès Varda commenter l'*Anthropométrie bleue* d'Yves Klein (1960) et Jane Birkin, un *Autoportrait* de Francis Bacon (1971). Sympathique!

Une douzaine de films consacrés à des figures marquantes de l'art contemporain avaient aussi été sélectionnés pour célébrer ce temple de l'art actuel. Ainsi, on a pu revoir avec plaisir **À la recherche de Christian B.** d'Alain Fleischer (1990), **Man Ray, monsieur 6 secondes** de Jean-Paul Fargier (1998), **Rebecca Horn** de Heinz-Peter Schwerfel (1993) et **Bob Wilson** de David Jankowski (2006). Mais la pièce de résistance de cet hommage était sans contredit **Centre Pompidou, l'espace d'une odyssée** d'Alain Fleischer (2007), film réalisé expressément pour commémorer les 30 ans du Centre. Malgré une facture classique (une longue succession de têtes parlantes réparties sur 210 minutes!), ce document regorge de témoignages révélateurs de ceux qui ont marqué l'histoire de l'institution, mais aussi d'artistes qui l'ont fréquentée, d'historiens de l'art, d'architectes et même de son actuel directeur, Bruno Racine.

Côté films d'art, la section « Miroir de l'art – Nouvelles perceptions » présentait, cette année encore, un panorama de la vidéo québécoise et canadienne, des hommages à Chantal DuPont et Brian MacDonald ainsi qu'une belle sélection de films produits par Main Film. Deux événements doivent être mentionnés : la présentation du très beau film **Les Saisons Sullivan** de Françoise

Sullivan et Mario Côté, qui fit l'objet d'une discussion publique en présence de l'artiste, et la rétrospective des œuvres de Nam June Paik intitulée *Electronic Visionary* qui permit de voir ou de revoir quelques-unes des œuvres marquantes de cette figure de proue de l'art contemporain, récemment décédée.

Avant de conclure, un petit bémol sur les lieux de projections du FIFA : bien que les huit salles ne puissent pas toutes être de qualité comparable, la salle de la Grande Bibliothèque, avec son petit écran trop éloigné et le plancher de sa scène qui reflète les images, est tout simplement inappropriée; de son côté, la salle Maxwell-Cummings du Musée des beaux-arts continue, année après année, d'être un incroyable sauna sans ventilation; et c'est sans parler de la logistique de l'accueil totalement défailante! Un effort de la part du FIFA devrait être fait pour éliminer ces désagréments.

Malgré quelques déceptions, la 25^e édition du FIFA aura tout de même apporté son lot de surprises et de découvertes réjouissantes. Et puisqu'il s'agit d'un anniversaire, il nous revient en tête que nous avons visionné à ce festival, année après année, quelques petits bijoux. Tout en haut de ce palmarès, nous gardons un souvenir particulièrement ému de **Rivers & Tides : Andy Goldsworthy Playing with Time** de Thomas Riedelsheimer, primé en 2002. Cette année, malheureusement, rien ne fut à ce point transcendant. ■